Document généré le 24 avr. 2024 07:24

Laval théologique et philosophique

« La Vie est un songe »
Essai sur le sens philosophique du drame de Calderon

Leopoldo Eulogio Palacios

Volume 7, numéro 1, 1951

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1019851ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1019851ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Palacios, L. E. (1951). « La Vie est un songe » : essai sur le sens philosophique du drame de Calderon. *Laval théologique et philosophique*, *7*(1), 123–149. https://doi.org/10.7202/1019851ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1951

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

"La Vie est un songe"

(ESSAI SUR LE SENS PHILOSOPHIQUE DU DRAME DE CALDERON)

I. LA CRITIQUE

1.— LES FAUSSES INTERPRÉTATIONS DE « LA VIE EST UN SONGE »

Schopenhauer, dans *Le Monde comme volonté et comme représentation*, parlant des similitudes que présentent le rêve et l'état de veille, écrit: « si on ne peut découvrir la présence ou l'absence d'un lien de causalité » entre un événement passé et l'état présent, il sera à jamais impossible » de décider si un fait est arrivé ou s'il a été seulement rêvé. C'est ici » que se manifeste à la pensée l'intime parenté qui existe entre la vie et » le rêve; osons avouer une vérité reconnue et proclamée par tant de » grands esprits. Les Védas et les Pouranas, pour représenter avec » exactitude le monde réel, « ce tissu de Maya », le comparent ordinaire- » ment à un songe. Platon répète souvent que les hommes vivent dans » un rêve, et que seul le philosophe cherche à se tenir éveillé. Pindare » (II, v.135) dit: σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωπος (*umbrae somnium* homo), et » Sophocle:

Ὁρῶ γὰρ ἡμᾶς οὐδὲν ὄντας ἄλλο πλὴν
εἴδωλ', ὅσοιπερ ζῶμεν ἢ κούφην σκιάν.
(Ajax, 125)

» (Nos enim, quicumque vivimus, nihil aliud esse comperio, quam simu- » lacra et levem umbram);

» A côté de ces maîtres, Shakespeare mérite aussi d'être cité:

We are such stuff
As dreams are made of, and our little life
Is rounded with a sleep [1].
(Temp., A. 4, Sc. 1).

» Enfin Calderon était si profondément pénétré de cette idée qu'il » en fit le sujet d'une sorte de drame métaphysique intitulé: *La Vie est* » *un songe*» [2].

C'est de cette « sorte de drame métaphysique » que nous voulons nous occuper. Il vaut en effet la peine de poursuivre les recherches sur le grand poème de Calderon, car on observe aisément que les critiques ont accordé plus d'attention aux précédents de *La Vie est un songe* qu'à la signification intrinsèque du poème. Farinelli a contribué magnifiquement à la connaissance de ces précédents par ses deux volumes sur *La vita*

1. « Nous sommes faits de l'étoffe dont sont tissés les songes, et notre vie si courte a pour frontière un sommeil ».
2. ARTHUR SCHOPENHAUER, *Die Welt als Wille und Vorstellung*, I, 6.

è un sogno où le critique italien prétend « suivre à travers la spirale des » temps le concept fondamental de la vie dont s'inspire le drame que tout » le monde acclame et que fort peu comprennent ». On sort du grand ouvrage de Farinelli, comme d'un voyage interminable, les yeux pleins de pagodes bouddhistes, de temples brahmaniques, de peplums grecs, de châteaux moyenâgeux, de fastes renaissants, de larmes romantiques; et lorsqu'on trouve enfin les quelques pages réservées au drame, en soi, de Calderon, on voit jusqu'à quel point l'auteur était dans le vrai en affirmant que notre poète n'était qu'un prétexte: prétexte à la recherche historique d'une certaine conception de la vie, servant davantage à signaler les précurseurs et les imitateurs de *La Vie est un songe*, qu'à en dégager le sens intrinsèque. A la suite de Monteverdi, un autre chercheur, Olmedo, dans son étude sur *Les Sources de « La Vie est un songe »*, a cherché à découvrir, d'une manière plus adéquate au sujet, les sources possibles de Calderon, lesquelles sont très souvent à nos yeux de simples précédents, bien plus que des sources proprement dites, et dont, à tout le moins, on ne saurait prétendre qu'elles livrent la clef du drame, encore qu'elles soient une contribution de premier ordre à l'explication de sa genèse.

En revanche, la signification de *La Vie est un songe* a toujours été abordée à la légère et c'est elle qui nous intéresse dans ces pages. Il convient, me semble-t-il, de réduire à deux les interprétations que suscite cette tragédie: l'une, qui la considère comme le symbole de la vie humaine, et qui cherche à en déchiffrer la signification en recourant à l'*auto* sacramentel que Calderon composa par la suite sous le même titre; l'autre, qui voit en elle la thèse de la liberté contre le fatalisme astrologique.

2.— L'« AUTO » SACRAMENTEL, CLEF DE LA TRAGÉDIE [1]

La première de ces interprétations se trouve exposée par Menendez y Pelayo dans son étude sur *Calderon et son théâtre*. « L'œuvre — dit-il — » est plus que toute autre chose, un symbole de la vie humaine. L'au- » teur s'est appliqué à lever le voile, dans l'auto qu'il a composé par la » suite sous le même titre: *La Vie est un songe*. Dans l'auto, le prota- » goniste n'est pas un homme qui s'appelle Sigismond, mais l'homme en » général, l'homme créé par Dieu et placé dans le paradis terrestre; et » qui, ensuite, aidé de son libre arbitre, répudie son entendement ; » l'homme déchu et finalement racheté, grâce à la Divine Miséricorde, » par le sang du Christ » [2]. Selon quoi, la clef de l'énigme que pose le célèbre ouvrage se trouverait dans l'auto sacramantel du même nom et c'est là que nous devrions aller la chercher. C'est une idée fort répandue. Comme si, faute d'une meilleure interprétation, nous devions admettre

1. J'emploie le mot « tragédie » sans oublier que d'autres préfèrent appeler « comédies » tous les drames profanes de Calderon, sans doute par opposition à ses drames sacrés, appelés actes sacramentels (*autos sacramentales*). C'est sous le nom de comédie qu'a été publiée la dernière traduction française de *La Vie est un songe*, due à la plume d'Alexandre Arnou, et qui dépasse en perfection celles de ses devanciers: *Calderon, Deux comédies* (*La Vie est un songe, Le Médecin de son honneur*). Chez Grasset, Paris, 1945.

2 MARCELINO MENÉNDEZ Y PELAYO, *Calderón y su teatro*, V (*Obras completas*, T. VIII, Santander, 1941; p.226).

que l'auto sacramentel renferme le sens universel du mythe de Sigismond! Blanca de los Rios a dit carrément: « Là où le mythe caldéronien se » révèle à nous dans sa véritable nature, là où Sigismond atteint son sens » plénier, son expression authentique, et rejette les vêtements royaux » qui lui sont prêtés pour retrouver sa condition propre et native, c'est » dans l'auto *La Vie est un songe*, écrit trente-huit ans après le drame »[1]. Et Angel Valbuena Prat en arrive à ratifier sans réserve cette opinion: « Sigismond, le protagoniste, est conçu par le poète comme le symbole » majeur de l'homme, ce qui est rendu bien évident dans les autos sacra- » mentels composés par la suite sous le même titre »[2]. Conformité totale, sur ce point, avec l'opinion de Menendez y Pelayo: Calderon a « levé le voile » sur l'essence de la tragédie dans le drame allégorique du même nom, converti de la sorte en éclaircissement d'auteur, ce qui est inattendu.

Tout cela serait très bien s'il n'y avait une difficulté que jamais je n'ai vu *formuler*. On aura beau considérer et re-considérer l'action de Sigismond dans *La Vie est un songe*, on n'y pourra jamais découvrir l'action de l'Homme élevé, déchu, et finalement racheté par le sang du Christ, dont l'auto nous parle. Il y a mieux: *La Vie est un songe* est parfaitement intelligible, sans qu'il soit besoin d'y introduire des éléments révélés dont le drame allégorique se compose, c'est-à-dire l'élévation de l'homme à l'état surnaturel, le péché originel, la rédemption par le Christ. Sur ce point, les relations entre la tragédie et l'auto sacramentel rappellent les relations entre la philosophie et la théologie. On a beau forcer les principes naturels de la philosophie et leurs conclusions, il n'en reste pas moins impossible d'en tirer les principes de la Foi et des conclusions théologiques. D'ailleurs, pour que les principes et les conclusions de la philosophie soient intelligibles, il n'est pas nécessaire d'y mêler des éléments de la révélation divine. Ce sont deux ordres différents: l'ordre profane et l'ordre sacré, la philosophie et la théologie, la tragédie et l'auto sacramentel. La théologie se sert de la philosophie pour systématiser le dogme catholique; pareillement, les autos de Calderon se servent des drames profanes, créant ainsi les indéniables parallélismes dont parlent les critiques; mais le fait que l'on mette les choses profanes au service des choses sacrées n'autorise point à confondre les unes avec les autres[3].

Si l'on doit chercher le sens de Sigismond dans l'Homme de l'auto, comment continuer à qualifier *La Vie est un songe* de drame *philosophique?* Ni l'élévation de l'homme à l'ordre surnaturel, ni le péché originel, ni la rédemption par le Christ ne sont des vérités que l'on puisse atteindre par la lumière naturelle de la raison, c'est-à-dire, philosophiquement: elles

1. Blanca de los Rios, « *La vida es sueño* » *y los diez Segismundos de Calderón*, conférence. (Madrid, 1926, p.25.)

2. Angel Valbuena, *Calderón: su personalidad, su arte dramático, su estilo y sus obras*, cap. 9. (Barcelone, Ed. Juventud, 1941, p.134.)

3. J'ai dit que la tragédie est intelligible sans l'auto, mais je ne dis nullement que l'auto soit intelligible sans la tragédie. Sur ce point on peut voir Alexander A. Parker, *The allegorical drama of Calderon*, chap.5 (Oxford-Londres, 1943, pp. 203-204)

appartiennent à la révélation divine et à son prolongement normal, qui est la théologie sacrée. Par conséquent, de deux choses l'une: ou nous devons nous résigner à dire que le poème de Calderon n'est pas un drame philosophique, sa signification étant essentiellement théologique; ou nous devons soutenir, comme je le fais, qu'étant un drame philosophique, il possède une signification spécifiquement différente de celle de l'auto sacramentel, et intelligible pour tout homme, chrétien ou non. Cette signification n'a toujours pas été trouvée: nous avons à la chercher.

3.— LA THÈSE DE LA LIBERTÉ CONTRE LA FATALISME ASTROLOGIQUE

Pourtant, avant de l'entreprendre, examinons encore l'autre interprétation du fameux ouvrage. Certains exégètes soutiennent que son véritable sens gît dans la thèse de la liberté contre le fatalisme astrologique. Le plus souvent ils mêlent cette affirmation et celle que nous avons examinée plus haut, sans d'ailleurs qu'ils prennent jamais la peine de nous faire voir comment elles se conjuguent. Pour Menendez y Pelayo la condamnation du fatalisme sidéral et de l'influence astrologique « est » indubitablement l'une des idées que la fable démontre » [1]. Avec plus de conviction, Alfonso Reyes fait de cette thèse l'axe même de la fable, et la lie à la querelle théologique des Jésuites et des Dominicains autour du problème de la prédestination et du libre arbitre. Lancé sur cette voie, plus rien ne l'arrête: « L'astrologie — dit-il — pouvait être » le symbole littéraire de ce qu'en termes théologiques, on appelle *pré-* » *détermination physique* et il s'agissait de savoir si le libre arbitre de » Sigismond pouvait la dominer » [2].

Sans aller si loin, un autre interprète de l'œuvre, Tomas Carreras y Artau, dans la partie la plus solide de son travail *La philosophie de la liberté dans « La Vie est un songe »*, estime également capital le fait que Calderon « s'est proposé de proclamer très haut les deux principes du » libre arbitre humain et de la Providence divine face à la superstition » astrologique, alors dominante, qui les obscurcissait et les enlaidissait »[3]; idée recueillie par Valbuena Prat quand il découvre dans le contenu philosophique de l'œuvre « la thèse de la liberté contre le fatalisme » [4].

Cette interprétation fait de *La Vie est un songe* le fruit mal venu des préoccupations superstitieuses d'une époque. Adieu, sens universel du grand drame! Or cette interprétation, on ne peut même pas l'accepter comme thèse adventice de l'œuvre; l'action dramatique de *La Vie est un songe* ne manifeste point la victoire du libre arbitre sur le fatalisme astrologique, étant donné que ce dernier n'y apparaît à aucun moment. Qui est fataliste dans *La Vie est un songe?* On me dira: l'ineffable Basilio,

---

1. *Op. cit.*, p.224.
2. Alfonso Reyes, *Un tema de « La vida es sueno »: l'hombre y la naturaleza en el monólogo de Sigismundo*, dans « Revista de Filología Espanola », IV (1917), 271.
3. Toma's Carreras y Artau, *La filosofia de la libertad en « La vida es sueño », de Calderon*, dans « Estudios eruditos in memoriam de Adolfo Bonilla y San Martin ». (Madrid, 1927; T.I, p.152).
4. Angel Valbuena, *op. cit.*, p.141.

surnommé *le docte*, toujours derrière les astrolabes et les subtiles mathématiques. Basilio mué en fataliste, alors que précisément il enferme Sigismond parce qu'il a foi dans les ressources de son habileté pour esquiver les rigueurs de l'horoscope et délivrer son royaume de la tyrannie et de l'orgueil de son fils! Le fatalisme astrologique n'a jamais dominé l'esprit de Basilio, ainsi qu'on le verra tout au long de cette étude. Amateur d'horoscopes, il leur donne le seul crédit qu'ils méritent aux yeux des hommes sensés de son époque: un horoscope est, pour Basilio, comme l'indice de nos inclinations dominantes, quelque chose comme un *test* de notre tempérament, test qui n'annule jamais le libre arbitre. Le roi n'a jamais cru au fatalisme astrologique, bien que, le pauvre, il eût eu assez de motifs pour le faire, du train dont les choses marchaient pour lui: tellement qu'on pourrait dire plutôt — songeons aux confidences qui obligent le roi à se prosterner aux pieds de son fils! — que *La Vie est un songe* est bien plus la thèse du fatalisme contre la liberté que celle de la liberté contre le fatalisme, encore qu'elle ne soit, bien entendu, ni l'une ni l'autre.

4.— LA NOUVELLE INTERPRÉTATION DE « LA VIE EST UN SONGE »

Je me suis vu forcé d'attaquer les interprétations précédentes,— interprétations qui se répètent machinalement dans des manuels et des publications sans nombre — de manière à frayer la voie à une interprétation nouvelle qui sera, tout au moins, un nouvel essai de tirer cette tragédie du sommeil où elle dort aujourd'hui [1].

Je crois, selon ce qui est expliqué ci-dessus, que tout nouvel essai d'interpréter *La Vie est un songe* se doit d'éviter les deux écueils où ont donné les critiques antérieurs. Vis-à-vis de ceux qui considèrent l'auto sacramentel comme la clef de la tragédie, éviter des explications qui incluent des vérités révélées, je ne dis pas dans le détail de l'une ou l'autre allusion faite par le poète à la doctrine catholique, que ses personnages professent, mais par rapport au sens même de l'argument. Vis-à-vis des obsédés de l'astrolabe, éviter de circonscrire la comédie aux inquiétudes astrologiques d'une époque. Bref, sans tomber d'une part dans le symbolisme théologique, et sans donner de l'autre dans l'explication de circonstance, il importe de chercher la signification naturelle et universelle propre aux mythes poétiques, grâce à laquelle la poésie selon le mot si connu d'Aristote, est chose plus philosophique et plus sérieuse que l'Histoire [2].

L'interprétation que je propose dans ces lignes tend à établir que Sigismond est la personnification successive de deux grandes conceptions

---

1. Un autre essai a été tenté récemment par le critique anglais EDWARD M. WILSON dans son étude *La vida es sueño*, paru dans la « Revista de la Universidad de Buenos Aires», VII (1946), 61-78. Animé d'un excellent esprit de rénovation, WILSON soutient contre MENÉNDEZ Y PELAYO que la conversion de Sigismond n'est pas un « saut mortel » et surtout que l'action secondaire de la comédie n'est pas une plante parasite qui s'enlace à la principale. Au sujet de ce qu'il dit sur l'action principale elle-même, voir plus loin, p. 148.

2. ARISTOTE, *Ars poetica*, cap.9, 1451b5.

antagoniques de la vie, dont l'une finit par supplanter l'autre, et qui, le protagoniste étant un prince, s'expriment dans la pratique par deux grandes attitudes de l'homme devant l'exercice du pouvoir politique. La première est la conception de la vie en tant qu'orgueil; elle sert de fond à toute la première époque de Sigismond, et se traduit pratiquement dans le machiavélisme qui inspire la conduite du prince. La seconde est la conception de la vie en tant que rêve, conception qui parvient à ruiner la précédente, grâce au triomphe de la désillusion; elle sert de base définitive à toute l'époque suivante de Sigismond et inspire alors le prudentialisme de sa politique [1].

II. L'ŒUVRE

1.— LA PREMIÈRE ÉPOQUE DE SIGISMOND

Un homme vêtu de peaux de bêtes et chargé de chaînes est fort loin d'évoquer aux yeux du spectateur les attributs de l'orgueil. C'est ce qui se produit dès l'apparition de Sigismond. Nous le considérons et ne réussissons pas à voir aussitôt ce dont il souffre. Hors de la tour où gémit notre héros, un rocher, au loin, qui s'est lancé à l'assaut du ciel et qui fut pétrifié, un arbre gigantesque de l'inquiète forêt, une rafale d'ouragan, tout cela évoque l'orgueil de la vie bien mieux que ce vivant cadavre qui commence par un ***Hélas, misère de moi!*** les dizains de son monologue.

Sigismond cherche les raisons de son état misérable sans pouvoir les découvrir. Il ne parvient pas à s'expliquer la misère qui le condamne à vivre enchaîné. Il se voit châtié sans connaître son délit, et cette idée d'un malheur injuste le tenaille plus fortement, plus vigoureusement que ses chaînes.

Il semble qu'une lumière passagère le traverse un moment: il s'est rappelé le dogme du péché originel, qui lui fut enseigné par Clotalde, son vieux maître et gardien de la tour. Sans avoir péché actuellement, le seul fait de naître fait de nous des délinquants,

> car le plus grand crime
> de l'homme est d'être né. [2]

Mais Sigismond ne se résigne pas. Et ici, nous commençons à entrevoir la souffrance qui accable son esprit. L'idée d'une protestation contre le sort revient à la charge avec son cortège d'appétits et de colères. Le délit de naître est un délit. Soit. Mais, les autres ne sont-ils point nés ? Sigismond voyait se dresser les montagnes et les forêts dont le renouveau s'opérait à chaque printemps. Pintades, mugissements de taureaux

1. Pour l'opposition thématique du machiavélisme et du prudentialisme, ainsi que pour la justification de ce dernier mot, voir mon livre *La Prudencia politica*, (Madrid, 1946).

2. *Pues el delito mayor*
del hombre es haber nacido.
Ces deux vers célèbres ont été spécialement commentés par SCHOPENHAUER (*op. cit*, I II, 5) et par NIETZSCHE (*Menschliches Allzumenschliches*, III, 141).

lointains, poissons nageant à l'aise dans cette mer devinée, par delà les monts odorants; ruisseaux qui se glissaient vers lui en éternel adieu. L'oiseau naît, la bête naît, le poisson naît, le ruisseau naît. Tous les êtres qui l'entourent dans la nature sylvestre lui sont inférieurs, et lui arrachent le cœur à la pensée de la vaine supériorité dont il jouit: supériorité de l'âme, de l'instinct, du libre arbitre et de la vie; mais liberté inférieure qui réduit toutes les autres perfections humaines et le met, lui, plus bas que l'oiseau, la bête, le poisson, le ruisseau. Injustice du sort! Il ne sert à rien d'évoquer les merveilleux paysages pour distraire la colère de Sigismond. La furie monte peu à peu, déjà elle envahit son cerveau, elle le convertit en un volcan, en un Etna, et il en vient à l'ironie dans son féroce « lamento »:

où est la loi, où la justice, où la raison
qui permet de refuser aux hommes
un privilège si doux,
un droit si important
que Dieu l'accorde à l'eau,
au poisson, au fauve, à l'oiseau ?

Et s'il gémit, que du moins l'on ne connaisse pas son gémissement! Dès que Sigismond se rend compte qu'il a été entendu par Rosaura, il commence à exhaler ouvertement son orgueil, et il la menace de mort,

pour que tu ne saches pas que je sais
que tu sais mes faiblesses.

« Furies orgueilleuses » dit Clotalde en parlant des passions de Sigismond; il appelle frein de cet orgueil les chaînes qui s'appesantissent sur lui, et « sujet de sa douleur », tout ce qui excite son appétit désordonné de se préférer à tous. Sigismond ne se soumettrait pas volontairement à un autre homme, parce que

sur le sujet
de la majesté, il discourt
avec ambition et fierté.

Sigismond est ainsi dépeint, nous le connaissons de la sorte, par le dedans, à la plaie qui lui fait le plus mal: son orgueil de la vie. Orgueil qui tourne en furie et veut mettre en pièces tout ce qui s'oppose à lui:

Ah cieux!
que vous faites bien de m'ôter
la liberté; car je serais
contre vous un géant
et, pour briser le soleil,
son globe et son cristal,
sur des fonds de pierre
j'entasserais des monts de jaspe!

L'occasion ne tardera guère à se montrer favorable à Sigismond. Ses mélancolies et lamentations vont subir un changement radical. La page de son destin va se tourner et découvrir « le plus grand événement que le monde ait vu ». Nous apprenons d'abord pourquoi Sigismond est prisonnier. Son père, le roi Basilio, est féru d'astrologie et d'horoscopes. Un de ces horoscopes lui annonce en son fils, un monstre d'orgueil, qui ravira le royaume à son père, le tuera et se livrera à la tyrannie. Basilio, qui est catholique, et ne s'est jamais adonné à l'astrologie au-delà du permis, sait que le sage peut modifier le cours des choses grâce à son libre arbitre, et donc, pour éviter sa propre mort et l'horreur prédite à son royaume, il prend la résolution de reclure Sigismond:

> j'ai décidé d'enfermer
> le fauve qui venait de naître
> et de voir si le sage pouvait
> maîtriser les étoiles.

Ce n'est pas pour rien qu'il reconnaît que les astres

> ne font qu'incliner le libre arbitre
> et non point le forcer.

Mais le roi Basilio éprouve des scrupules quant au traitement qu'il fait subir à Sigismond. Pour la même raison qu'il n'était pas fataliste et qu'il a cru pouvoir s'opposer aux astres avec succès, en enfermant son fils par un acte de son libre arbitre, pour cette même raison, il pense maintenant que son fils pourrait, lui aussi, surmonter son horoscope,

> parce que l'homme
> domine les étoiles.

Sur quoi, il imagine pour la situation de son fils un recours qui nous tient en suspens et nous étonne, et c'est de lui administrer un breuvage, de le faire venir endormi au palais et de le placer sur son propre trône où tous lui jureront obéissance. S'il se conduit sagement et prudemment, s'il dément les présages en tous points, il sera fait chef naturel de la Pologne; si, au contraire, Sigismond fait preuve d'orgueil et de mauvais caractère, Basilio lui ôtera définitivement la couronne, lui fera prendre un autre narcotique et le renverra à la tour-prison, justement condamné, de manière qu'il croie, à son réveil, que tout ce qu'il a vu était rêvé:

> Si, magnanime, il se vainc,
> il régnera; mais s'il se montre
> cruel et tyrannique,
> je le renverrai à sa chaîne.

L'expérience de Basilio nous stupéfie, évidemment, en raison des moyens qu'il met en œuvre pour la tenter. Basilio se montre, avant tout, père très aimant d'un fils, auquel il ne veut causer le moindre mal, dans

l'expérience qu'il va réaliser sur sa propre chair, s'il est vrai, comme dit Cervantes, que les fils sont une part des entrailles de leurs pères. Basilio sait que le désespoir de Sigismond serait terrible s'il se voyait enfermé, après avoir appris qu'il est le fils du roi et l'héritier du trône de Pologne. Ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est que le prince apprenne qu'il est réellement prince. Que faire dès lors si ce n'est concevoir des moyens tels que le prince puisse croire, s'il y a lieu, qu'il ne fut qu'un prince de mensonge ?

S'il savait aujourd'hui qu'il est mon fils
et qu'il se vît demain
pour la seconde fois réduit
à la prison et à la misère,
il est certain qu'avec son caractère
il tomberait dans le désespoir;
car, sachant qui il est,
quelle consolation pourrait-il trouver ?
J'ai donc voulu laisser
à son mal cette issue:
se dire que tout ce qu'il a vu
était rêvé.

Cet aspect paternel de l'œuvre de Calderon est extrêmement original, et s'élève bien au-dessus de ce que rapportent les récits allégués comme sources. L'expérience de Basilio a donc deux fins: l'une, voir où en est le caractère de Sigismond, et l'autre, laisser une porte ouverte par où la douleur puisse s'échapper et la consolation s'introduire au cas où la condition du prince serait à ce point perverse qu'il n'y aurait plus d'autre issue que de l'enfermer à nouveau.

De la sorte on en arrive
à voir deux choses:
d'abord, son caractère;
car éveillé il se livre
à tout ce qu'il imagine et pense;
en second lieu, la consolation,
puisque, bien qu'il se voie à présent
obéi et qu'ensuite
il retourne à ses prisons,
il pourra croire qu'il a rêvé,
et il fera bien de le croire;
car en ce monde, Clotalde,
tous ceux qui vivent rêvent.

L'amour paternel forge des solutions ingénieuses. Je ne sais si Clotalde, le vieux maître de Sigismond, parvient à bien comprendre ces choses,— Clotalde qui dit, une fois que Basilio a fini d'exposer ses desseins:

Les raisons ne manqueraient pas
pour prouver que tu te trompes . . .

C'est peut-être que Clotalde, en tant que maître de Sigismond, est le seul à voir le prisonnier et qu'il connaît mieux que son père la nature indomptable du prince, son ambition et sa superbe. Aussi, aux yeux de

Clotalde, l'expérience qu'allait tenter Basilio était-elle perdue d'avance pour Sigismond, dont le cas était sans issue aux yeux du précepteur.

Le réveil de Sigismond dans le somptueux palais, Sigismond vêtu de tissus et de brocarts au lieu de peaux de bêtes et entouré d'un brillant concours de courtisans et de musiciens — oh, cette première sortie de Sigismond! —, ce réveil nous emplit, nous spectateurs, d'une anxiété très subtile. Que va-t-il sortir de ce changement? Comment Sigismond répondra-t-il à l'heureuse métamorphose de son sort?

Nous ne nous attendons point, cependant, à ce que la chose marche très bien. Nous connaissons les appétits de Sigismond; nous savons le désir qui transparaît dans les lamentations de ses dizains libertaires; nous savons également son indomptable caractère, ses furies d'orgueil, sa soif de vengeance, quasi cosmique, car elle n'est *pas encore* tournée contre tel homme ou tel autre, mais contre les cieux mêmes.

Qu'adviendra-t-il de ce fauve, quand il se verra libre et le pouvoir politique en main? Les faits nous répondent rapidement. Chargé de dissiper dans l'esprit de Sigismond les confusions qui l'envahissent en raison de sa situation renversée, Clotalde lui apprend qu'il est prince héritier de Pologne et lui donne les raisons que son père avait de le tenir renfermé jusqu'à présent.

Le réflexe de Sigismond est fulminant: il porte tous les caractères d'une soudaine prise de conscience où s'annonce délibérément l'intronisation de l'orgueil de la vie:

> qu'ai-je de plus à savoir,
> sachant maintenant qui je suis,
> pour montrer dès aujourd'hui
> mon orgueil et mon pouvoir ?

La conduite de Sigismond, après sa première sortie, est désastreuse: les faits sont connus. Il essaie par deux fois de tuer Clotalde; il jette un courtisan par le balcon; il apostrophe son père, l'accuse d'être cruel et tyrannique; il courtise Rosaura au-delà du permis, au point de prétendre la forcer.

La manière dont se conduit Sigismond au cours de sa première sortie a été jugée diversement par les critiques. Kleist s'étonne que ce Prométhée qui fulminait des menaces contre le sort, épuise ses audaces à imposer une discipline de fer à ses sujets, et à jeter par le balcon un serviteur [1]. A son tour Farinelli semble partager cette opinion: « Aucun courage véri- » table ne distingue notre héros, aucune élévation ne le porte au-dessus » du commun. Ses mots reflètent un orgueil aveugle et fou; mais ce ne » sont que des mots et ils ne se traduisent pas en faits. Cette prétention » qu'il a d'être un géant est une affectation inadéquate et elle ramène le » héros au niveau d'un simple fanfaron » [2].

1. KLEIST, *Geschichte des Dramas*, Vol. XI, 2, p.461. La citation en allemand se trouve dans FARINELLI, *La vita è un sogno*, II P., *Il drama*, Turin, 1916; T. II, p. 414).
2. ARTURO FARINELLI, *op. cit., ibid.*, p.275.

A l'autre pôle, l'opinion de Carducci, tout erronée qu'elle soit sur d'autres points, s'approche ici de la vérité. Le grand poète italien compare Sigismond, au second acte de *La Vie est un songe*, à « un lion d'Afri- » que, qui se lève, regarde autour de lui, baîlle, se recueille pour mieux » prendre l'élan du bond, puis se lance, s'affermit, hume, s'agite, exulte » et brâme et rugit: et tout s'enfuit » [1].

Sans trop nous laisser gagner par cette fièvre léonine qui envahit Carducci face au personnage de Calderon, il est bien évident que la signification poétique et mythique de Sigismond dans le palais de son père n'a rien de paisible. Pour moi, sa conduite découle tout simplement de la conception de la vie en tant qu'orgueil, conception qui se traduit pratiquement en une manière d'agir machiavélique. A le voir, on ne cesse d'évoquer *Le Prince*. « Il y a deux manières de combattre,— dit le » Florentin,— : l'une armé des lois, l'autre armé de la force. La première » est celle des hommes; la seconde, celle des bêtes. Mais comme fré- » quemment la première ne suffit pas, il est besoin de recourir à la seconde. » En conséquence il est nécessaire qu'un prince sache être, et bien l'être, » homme et bête » [2]. Sigismond s'est conduit au palais si étroitement d'accord avec cet idéal qu'il ne peut pas, semble-t-il, ne pas l'avoir connu à l'insu de son maître Clotalde. La leçon était si bien apprise, Sigismond était si sûr qu'un homme doit être bête et homme, que lorsqu'il ouvre les yeux à son nouvel état, il se formule à lui-même sa future conduite de prince dans les termes d'un disciple accompli de Machiavel:

> mais je sais bien maintenant
> qui je suis, et que je suis
> un composé d'homme et de fauve.

Je sais que je suis un composé d'homme et de fauve! Ce qui revient à dire: je sais que je suis bête et homme, autrement dit: un prince machiavélique. Le Florentin nous l'explique à la suite: « Ceci fut enseigné » aux princes à mots couverts par les écrivains de l'antiquité, lesquels rap- » portent comment l'éducation d'Achille et de nombreux princes anciens » se vit confiée au centaure Chiron, afin qu'il les tînt sous sa discipline; » et le fait d'avoir pour précepteur un être mi-bête mi-homme ne veut » rien signifier d'autre que ceci: un prince est forcé de savoir user de » l'une et de l'autre nature, l'une n'étant pas durable sans l'autre ».

En tant qu'homme, Sigismond recourt à la raison et aux lois; en tant que bête, il s'en remet à la passion et à la force. Mais il arrive toujours, chez les adeptes du machiavélisme, que la passion et la force finissent par l'emporter sur la raison et les lois, et celles-ci se mettent au service des premières, de sorte que, l'homme se servant de la raison à des fins purement passionnelles, il devient la bête la plus dangereuse de toutes celles qui peuplent la planète, et non point un fauve quelconque, mais le plus fauve des fauves. Le prince machiavélique est passé de l'homme-bête,

1. CARDUCCI, *Dopo una rappresentazione della commedia « La vida es sueño » di Pietro Calderon.* (*Opere*, Bologne, 1937, T.XXIII, p.38).
2. MACHIAVEL, *Il principe*, cap.18.

à la bête tout court; en d'autres termes, il s'est changé en tyran. Voulons-nous l'entendre des lèvres de saint Thomas d'Aquin ? Le tyran *nihil differt a bestia*, « ne diffère en rien de la bête » [1].

Je sais bien que l'expression *fauve raisonnable*, de même que celle de *vipère humaine* et autres pareilles, revient souvent dans les écrits de Calderon. N'importe. Dans le cas présent, il est indispensable de la juger selon le contexte, car ce poète, dont on a dit qu'il est de ceux qui se répètent le plus souvent, ne se répète en réalité que pour qui passe sur ses métaphores sans pénétrer la trame de ses œuvres ni le cœur de ses personnages.

Sigismond saurait se montrer plus humain s'il voulait : la preuve en est son attitude polie envers la femme, attitude dont il donne des témoignages lorsqu'il se trouve, au début de son séjour au palais, en présence d'Estrella et de Rosaura. Tout en lui est machiavélisme. Menendez y Pelayo, pour ne point posséder cette clef, s'étonne que Calderon ait été, sur ce point, infidèle au caractère féroce de notre héros. « Sigismond, qui » est la férocité même en tout le reste — dit-il — sait, cependant, conter » fleurette en termes très courtois à Rosaura et à sa cousine. Ces oublis » de Calderon sont, heureusement, rares; en général, Sigismond est ce » qu'il doit être: un fauve » [2]. Un fauve, oui, mais doué de raison, qui met sa raison au service de sa passion, et sait dissimuler, quand cela lui convient, être hypocrite ou cynique, selon les besoins. C'est pourquoi Sigismond, qui fait la cour à la femme aussi rapidement qu'il se lance sur elle, saurait en tout, comme l'enseignerait son mentor florentin, « paraître » pieux, fidèle, humain, religieux et intègre, et l'être, mais avoir l'esprit » construit de telle manière que, quand il serait nécessaire de ne point » l'être, il pourrait et saurait devenir tout le contraire » [3]. Et conformément à ces conseils, Sigismond invoque la loi naturelle, parce qu'il lui convient de faire ressortir l'injustice d'une loi positive qui l'a privé du pouvoir:

> En ce que la loi n'est pas juste
> il n'a pas à obéir au roi;
> et j'étais son prince, moi.

Mais quand il s'agit de respecter la juste loi, c'est-à-dire l'honneur d'Estrella en présence d'Astolfo, Sigismond sait parfaitement devenir le personnage inverse, comme s'il suivait Machiavel. Car ainsi que ce dernier l'enseigne, « un prince, et surtout un prince nouveau », (ce qu'était à ce moment Sigismond), « ne peut pas observer toutes ces choses en » vertu desquelles les hommes sont estimés bons, puisqu'il a besoin » bien souvent, pour maintenir son État, d'agir contre la foi, contre la » charité, contre l'humanité et contre la religion. Il lui est donc néces» saire d'avoir un esprit disposé à tourner selon que l'ordonnent les vents

1. Saint Thomas d'Aquin, *De Regimine principum*, I, cap. 3.
2. Marcelino Menéndez y Pelayo, *op. cit., ibid.*, p.228.
3. Machiavel, *op. cit., ibid.*

» et les variations de la fortune » [1], à la manière dont commence à le faire exemplairement Sigismond, qui divulgue, en présence des courtisans stupéfaits, toute la philosophie du machiavélisme en ces vers lapidaires :

> rien ne me paraît juste
> qui va contre mon bon plaisir.

Ces traits machiavéliques, qui traduisent politiquement l'orgueil de Sigismond, au cours de sa première sortie de prison, peuvent se ramener à un volontarisme sans détour, qui fait de la loi, l'expression de la volonté arbitraire du prince. *Quod principi placuit, legis habet vigorem.* Aussi me paraît-il très significatif qu'il se trouve dans *La Vie est un songe* une scène, très importante, où l'on voit Sigismond, à l'image de ce que fait l'homme moderne, rejeter les conseils de l'entendement et de la raison, et se fier aux flatteries de la volonté et du libre arbitre: procédé typique du machiavélisme et du libéralisme philosophique, essentiellement volontaristes. La signification de cette scène de *La Vie est un songe* à laquelle je me réfère, reparaît dans l'auto sacramentel du même nom. Dans la tragédie, lorsqu'il s'éveille parmi les tissus et les brocarts, Sigismond se laisse séduire par les flatteries de Clarine; en revanche, il se fâche aux raisonnables avertissements du courtisan et aux conseils de Clotalde, si bien qu'il jette l'un par le balcon et met l'autre en fuite. Parallèlement, dans l'auto sacramentel, l'Homme se laisse séduire par le Libre Arbitre et ne cesse d'exprimer sa colère devant les conseils de la Raison:

> Ce sage entendement
> met ma patience à grande épreuve,

au point qu'il finit par le rejeter furieusement loin de soi pour mordre plus à l'aise au fruit défendu. Conduite de ceux qui repoussent loin d'eux le concept de la loi en tant qu'ordonnance imposée par la raison; et en la définissant comme expression de la volonté, ils expulsent l'entendement par le balcon de leur palais branlant.

La conduite de Sigismond, au cours de cette première époque, est la personnification même du concept de la vie comme orgueil. Sigismond le dit bien clairement lorsqu'il ne doute plus qu'il soit prince: il ne veut pas en savoir davantage et il commence à étaler, de propos délibéré, son arrogance. Telle est sa règle de conduite au cours de sa première époque. Il est conscient de ce qu'un prince doit faire.

L'orgueil, père de tous les péchés, est enraciné dans l'âme de Sigismond qui le professe consciemment, et il se traduit pratiquement dans sa conduite de prince, en y faisant naître ce machiavélisme désorbité qui, selon la spirituelle affirmation de Feijoo, doit son existence aux princes du monde antique et son nom seul à Machiavel. Appétit désordonné pour « l'excellence de soi-même », l'orgueil se manifeste par mille traits

1. MACHIAVEL, *op. cit., ibid.*

chez le premier Sigismond; non seulement par l'ambition qu'il met à chercher sa propre excellence dans les honneurs, par sa prétention à la chercher dans ses œuvres, par la vanité qu'il apporte à poursuivre sa renommée, mais encore par ce climat qui excite l'éclosion de toutes les fleurs du mal dans l'âme des orgueilleux.

La singulière efflorescence dure fort peu pour le prince. Devant l'échec de son épreuve, Basilio, d'accord avec Clotalde, décide de renvoyer Sigismond à ses chaînes. En prison! Sigismond boit la nouvelle potion, il est rendormi au breuvage de pavots, d'opium et de jusquiame et on le transporte dans sa tour, de manière qu'à son réveil il aura l'impression que tout ne fut que songe: vie, gloire, pouvoir et liberté.

Les serviteurs déposent par terre le corps endormi; ils exécutent les ordres de Clotalde:

> laissez-le donc ici;
> aujourd'hui son orgueil s'achève
> où il a commencé.

Son orgueil avait commencé dans la tour; il allait également y finir. Clotalde le pensait ainsi, en voyant le soldat rattacher la chaîne au prisonnier. Et il avait raison, le vieux précepteur; il ne se trompait que sur un point. Ce n'était pas cette chaîne qui allait freiner l'orgueil de Sigismond, mais une autre, à laquelle ils n'avaient songé, ni lui Clotalde, ni Basilio: la chaîne du désenchantement, qui rend toutes les autres inutiles.

2.— LA SECONDE ÉPOQUE DE SIGISMOND

Sigismond s'est réveillé. Le voilà dans les pierres de sa tour, dont verdissent les fentes humides. Clotalde est à ses côtés. Basilio, aimant et curieux, se cache. Il s'en ira vite, ému: son cœur de père ne résiste pas au spectacle de la désillusion du fils. Voilà donc Sigismond tête à tête avec son maître, et portant sur le visage, une expression, et sur les lèvres, un accent, qu'aucun acteur, jamais, ne pourra rendre:

> Mais, pauvre de moi! où suis-je ? . . .
> . . . . . .
> Suis-je moi, par hasard ? Suis-je
> ce prisonnier, enferré,
> qui en vient à se voir en cet état ?
> N'êtes-vous pas mon sépulcre, vous,
> la tour ? Si. Dieu me pardonne,
> que de choses j'ai rêvées!

Rendre compte d'un rêve est toujours pénible. Il sera non moins pénible, le jour venu, de rendre compte d'une vie. A cette heure solennelle, la sincérité de Sigismond est admirable, qui avoue à Clotalde ses excès. Heure du réveil dans la tour, heure où les yeux s'ouvrent à la mort.

Clotalde ne peut plus rien pour le prince. Il se croit cependant dans l'obligation de l'endoctriner; en fin de compte, il fait son métier de précepteur:

même en songe il serait bien,
dès lors, d'honorer qui
t'a élevé avec tant de peine,
Sigismond; même en songe,
on ne perd pas à faire le bien.

Clotalde s'en va et ici commence, dans la rigueur d'une horrible solitude, la seconde époque de Sigismond.

Elle s'ouvre, de même que la première, par un monologue qui s'engage sur trois mots: « C'est vrai », assentiment, d'une émouvante simplicité, au dernier avertissement donné par Clotalde avant son départ.

Ces propos de Clotalde avant de s'en aller n'étaient pas arrivés seuls à la conscience de Sigismond: un cortège de souvenirs les accompagnait. En réalité, ce n'était que l'écho d'autres paroles entendues par le prisonnier, alors qu'il se voyait prince et seigneur de tous. Alors aussi, pour comble d'amertume, Clotalde lui disait:

Pauvre de toi!
tu étales ton orgueil,
et tu ne sais pas que tu rêves!

Et sa mémoire ne cesse maintenant de lui répéter les avertissements d'alors:

Sois
plus calme, si tu désires régner;
et parce que tu te vois déjà maître de tous
ne sois pas cruel; ce n'est peut-être qu'un rêve.

Il se rappelle aussi, confusément, un autre avertissement, plus ferme et plus autoritaire, encore que paternel: celui de Basilio, alors qu'il n'était plus qu'un fauve:

prends bien garde à ce que je te dis:
sois humble et doux:
tu es peut-être en train de rêver,
bien que tu te voies éveillé.

Oui, c'était vrai. Mais il avait alors réagi promptement; il avait fait ce que nous faisons tous quand on nous dit que nous rêvons:

Je suis peut-être en train de rêver,
alors que je me vois éveillé ?
Je ne rêve pas, puisque je touche et crois
ce que j'ai été et ce que je suis.

Il avait cru que cette vie d'alors allait toujours durer. Maintenant, retombé dans sa prison, il pense en frémissant à ces admonitions; au châ-

timent de cette sauvagerie, contre laquelle son maître et son père l'avaient mis en garde quand il était au palais: admonitions qui s'accomplissent, châtiment qu'il est en train de subir déjà, dans l'immense désillusion où il est de son pouvoir tombé à rien.

On voit, à ce soliloque, quel est le premier effet de l'expérience qu'il a faite au palais: s'amender et réprimer l'orgueil de la vie. Désormais, Sigismond entend suivre le conseil de Clotalde et de son père:

> C'est vrai; donc réprimons
> cette nature sauvage,
> cette furie, cette ambition,
> si jamais nous rêvions encore.

Jusque là, Sigismond parle du rêve de sa vie au palais. Il dit: « Si jamais nous rêvions encore », et il se prépare à être bon, si jamais se reproduisait le rêve de la liberté et du pouvoir politique, de manière à ne jamais s'en réveiller. Mais un instant plus tard, se rendant compte que cela aussi peut être trompeur, il se persuade que son séjour au palais ne fut qu'un songe particulier au sein d'un songe général: celui de la vie. Dès lors les vers du monologue prennent une ampleur extraordinaire: ils ne traitent plus de son cas particulier, à lui, Sigismond, ils généralisent et s'élargissent à la vie humaine dans toutes ses dimensions, justifiant ainsi le titre de l'œuvre: *La Vie est un songe*:

> Eh oui nous le ferons, puisque nous sommes
> dans un monde si singulier
> qu'y vivre n'est que rêver . . .

On se rappelle les autres vers du second monologue de Sigismond, les plus beaux et les plus profonds que l'on ait écrits sur le sujet. Depuis le roi jusqu'au dernier serviteur, tous, ils rêvent ce qu'ils sont, sans le comprendre:

> Le roi rêve qu'il est roi, et vivant
> cette illusion, il commande,
> dispose et gouverne;
> et cet applaudissement qu'il reçoit
> en prêt, s'inscrit dans le vent,
> et c'est en cendres que la mort
> le change, malheur sans nom!
> Et que l'on veuille encore régner,
> quand on sait devoir s'éveiller
> dans le rêve de la mort ?

Sigismond lui-même qui se savait, il y a un instant, éveillé du songe particulier qu'il avait eu au palais, voilà qu'il se sent à nouveau plongé dans le songe général de la vie.

> Je rêve que je suis ici,
> chargé de ces chaînes,
> et j'ai rêvé que je me voyais
> en un état bien plus flatteur,

et il finit par s'enivrer de l'idée que la vie est un songe.

> Qu'est-ce que la vie ? Une frénésie.
> Qu'est-ce que la vie ? Une illusion,
> une ombre, une fiction,
> et le plus grand des biens est peu de chose;
> car la vie n'est que songe,
> et les songes ne sont que songes.

Les songes ne sont que songes, comme le disait déjà une chanson populaire de Castille, ce qui prouve que les propositions qui singularisent et contractent le principe d'identité ne sont pas si dénuées d'expression que certains le prétendent. Comme l'être est l'être, les songes sont des songes, c'est-à dire: de l'air, peu de chose. La vie, c'est cela: une transition perpétuelle, un navire léger qui passe.

Qualifier la vie de songe pose évidemment quelques problèmes. Le rêve est caractéristique du fait qu'il est transitoire. « Cela passe comme un rêve » disons-nous souvent. Tout rêve est bref: il l'est par définition. En revanche, la vie n'est pas brève par définition, mais . . . comment définir la vie? Laissons cela pour l'instant. La définition de la vie humaine, il faudrait la donner par celle des actes volontaires où elle se déroule. Pour notre propos il suffit de dire que les caractères de la vie humaine tels que: la brièveté, l'incertitude, la fragilité, la tromperie, la mutabilité, la misère, ne la définissent pas essentiellement, encore qu'ils en soient des conditions nécessaires.

Nous tenons par conséquent que le rêve est par définition et essentiellement bref, parce qu'il s'achève, et tout ce qui prend fin paraît bref au regard de l'infinie aspiration de l'homme; nous tenons, en revanche, que la vie n'est pas brève par essence, mais que la brièveté en est une des conditions les plus marquantes. Or, examinant cette brièveté de la vie humaine, et nous rappelant que la brièveté est ce qui définit le songe, nous établissons un rapport de l'une à l'autre et nous finissons par transférer le nom propre de cette chose légère qu'est le songe, à cette autre qu'est la vie, et à laquelle ce nom ne peut s'appliquer que dans un sens translatif et métaphorique.

Et donc, dire que *la vie est un songe*, c'est formuler une métaphore. Mais en toute métaphore,— selon le concept de métaphore ou analogie de proportionnalité impropre, qu'exposent les traités scolastiques *de Analogia* — il existe une similitude proportionnelle entre le comportement de la chose dont on transfère le nom (ici le songe) et la chose à laquelle on transfère ce nom (ici la vie). Dans notre cas, la proportion est la suivante: le rêve se comporte vis-à-vis du réveil d'une manière proportionnellement la même à la manière dont la vie se comporte vis-à-vis de la mort. De la sorte on peut transférer le nom de songe à la vie, et le nom de réveil à la mort. Le songe est au réveil ce que la vie est à la mort, donc, la vie est songe.

Où l'on voit cette proportion s'exprimer le mieux, c'est dans un passage d'Isaïe qui est, à mon avis, le plus apparenté au sujet de *La Vie est*

un songe. Je ne reproduirai pas le texte de la Bible. Je préfère en recopier la version donnée par Fray Luis de Granada dans le *Guide des pécheurs*, où il prend un relief singulier et où, soit dit en passant, Calderon a pu le lire également: « De même que celui qui a faim et rêve qu'il » mange se voit leurré et affamé quand il s'éveille, de même que celui qui » a soif et rêve qu'il boit, quand il s'éveille a toujours la même soif et con- » naît que son contentement fut vain alors qu'il pensait boire, ainsi en » ira-t-il pour tous ceux qui combattront contre le mont Sion, et leur » prospérité sera si brève qu'après avoir ouvert les yeux et qu'il se sera » passé ce petit peu de temps, ils verront que toutes leurs jouissances » n'ont été que rêvées » [1].

Ce texte d'Isaïe, qui est, de tous ceux que l'on pourrait citer, le plus proche du sujet de *La Vie est un songe*, expose merveilleusement la proportionnalité dont nous parlions: le songe heureux est au réveil de l'infortuné ce que la vie tyrannique est à la mort du pécheur. En se fondant sur cette proportionnalité, on peut opérer ensuite les transferts de nom que nous avons vus et, par métaphore, qualifier la vie de songe, et de réveil, la mort.

Mais le monologue de Sigismond que nous sommes en train d'examiner n'en est pas pour autant expliqué. Il est en effet nécessaire d'observer que Sigismond ne dit pas que la vie entière est songe, de la façon dont nous le disons, nous, après avoir fait les considérations qui précèdent. Il le dit d'une manière différente, et cette manière est, ni plus ni moins, *celle dont le diraient les êtres humains qui sont morts.* Je vais tenter de m'expliquer.

Dans le texte d'Isaïe, et d'autres semblables, il est entendu que l'homme, après sa mort, verra que tous les biens de cette vie, et parmi eux la vie elle-même, ont été songe. Cependant, cette expérience a beau servir d'appât à la méditation ascétique, elle ne sera jamais chose vécue par nous-mêmes, sinon vécue par d'autres, par les morts. Ce sont ces derniers qui « après avoir ouvert les yeux et qu'il se sera passé ce petit peu de temps, verront que toutes leurs jouissances n'ont été que rêvées ». Eux, qui ne sont pas nous, ils verront que le monde est songe. Pourquoi? Parce qu'il sera fini pour eux. En revanche, nous, qui restons encore en lui, il nous est très difficile de nous faire une idée de ce que sera cette désillusion apportée par la mort. Pour pallier cet inconvénient, l'homme, qui parfois est ingénieux, a voulu mettre à la portée de l'homme, voyageur en ce monde, cette expérience effrayante dont les morts gardent le secret. Il s'agirait donc de faire voir au moyen d'une expérience artificielle, que l'homme n'est pas capable de distinguer les biens réels des biens rêvés en raison de la fugacité des uns et des autres, et il s'agirait d'y arriver sans qu'il soit besoin d'attendre que l'âme franchisse le seuil de la mort.

Il ne me paraît pas étrange que l'Inde, foyer de toutes les expériences de ce genre, ait été le berceau où naquit l'histoire du *dormeur éveillé.* On transporte un miséreux endormi dans un palais; il s'éveille et on lui fait croire qu'il est un magnat; puis, on lui administre un narcotique et

1. ISAIE, XXIX, 8. Cf. GRANADA, *Guide des pécheurs*, liv.I, III P., ch.28, §1.

on le rend à sa misère. En s'éveillant, il croit que tout son bonheur a été rêvé [1].

Soit, mais de la sorte on n'a pas encore dit grand'chose! L'étonnant, dans le cas, est que ceux qui éprouvent l'homme, sujet de cette expérience, savent que ce dernier se trompe lorsqu'il croit que son bonheur n'a été qu'un songe, puisqu'ils n'ignorent pas, eux, que cet homme s'est trouvé réellement dans le palais. Et ils savent aussi et en même temps que cet homme ne se trompe pas, même si cela paraît contredire ce qui précède, car, si son rêve particulier n'a pas été un rêve, mais bel et bien une réalité, ce que nous appelons réalité se trouve à l'intérieur d'un songe plus général, qui est la vie humaine, et qui fait que la vérité de la vie consiste précisément à la prendre pour un songe.

C'est exactement ce qui nous arrive devant le cas de Sigismond, éprouvé par Basilio et Clotalde. Basilio savait que son fils ne subirait pas les effets d'une répugnante supercherie quand on lui ferait croire, grâce à l'expérience artificielle à laquelle on l'avait soumis, que son pouvoir politique au palais avait été rêvé. Il savait que son fils ne se tromperait pas même s'il pensait que son séjour réel au palais n'avait été qu'un songe:

> Il pourra croire qu'il a rêvé,
> et il fera bien de le croire;
> car en ce monde, Clotalde,
> tout ceux qui vivent, rêvent.

Quand Sigismond croit à son rêve particulier (ce qui est une erreur), et en vient à croire au rêve général de la vie (ce qui est une vérité), il sauve son rôle aux yeux du spectateur. La vérité du rêve général qu'est la vie annule l'erreur du rêve particulier qui, en réalité, ne fut point un rêve. Le particulier est annulé par le général. En écoutant le monologue de Sigismond, personne ne rit. Le spectateur donne raison à Sigismond, et non point tort. Pourquoi? N'est-il pas dans le secret du narcotique, du transfèrement au palais, du nouveau breuvage, du réveil étonné? Comment ne crie-t-il pas pour détromper Sigismond de son erreur? Impossible. Le cri s'arrête dans la gorge. Nous ne pouvons pas. Sigismond a raison. Nous savons qu'il s'est trouvé réellement dans le palais, mais nous ne le lui disons pas. Etre véritablement quelque part et n'y être qu'en songe est une seule et même chose, une fois que le bien dont on a joui est passé. Sigismond ne se trompe pas. Sigismond nous libère de la distinction entre bien réel et bien rêvé, parce qu'il se situe dans une région d'outre-monde où cette distinction s'évanouit.

Croire que le pouvoir fut un songe, qu'importe que ce soit avant ou après? Nous le croirons un jour, inévitable, fatal: le jour de la mort.

Par conséquent, et ceci est essentiel, nous ne pouvons comprendre le drame de Calderon sans tenir compte de cette double constatation:

---

1. Sur cette histoire, on peut voir FÉLIX G. OLMEDO, *Las fuentes de « La vida es sueño »*, II (Madrid, Ed. Voluntad, 1928; pp.82ss).

celle d'un rêve particulier (le séjour de Sigismond au palais), dont le réveil a lieu dans la tour, et celle d'un songe général, qui est la vie entière, dont le réveil se fera dans la mort. Quant au premier, Sigismond s'est réveillé; quant au second, il continue à rêver. Quant au premier, il se sait puni et il regrette de n'avoir pas été prudent, ce qui lui eut évité le réveil brutal de son pouvoir réduit à rien. Quant au second, il pense qu'il peut être puni dans l'autre monde et il entend désormais bien agir pour éviter un réveil dans la mort, qui le blesserait dans son vif attachement au monde:

> Car, moindre est la chose,
> moins on la regrette, s'il faut la perdre.

Aussi, tant pour le songe particulier que pour le songe général, la devise de Sigismond sera-t-elle désormais: « L'important est: bien agir ».

Quand les soldats mutinés surviennent pour le libérer et le proclamer roi, Sigismond ne bronche pas. Son calme est beaucoup plus impressionnant que tous les gestes. S'il a rêvé une fois déjà qu'il était libre, et quel rêve!, que sera cette nouvelle libération, sinon un rêve ? Il s'adresse aux soldats libérateurs, les regarde comme de simples ombres, simulacres de corps et de lumière offerts à ses sens éteints, puisqu'il est endormi et qu'il a recommencé de rêver. Et en un crescendo suave, hallucinant, la voix solennelle du prince désabusé s'élève dans la tour mystérieuse:

> Vous voulez qu'à nouveau . . .
> Vous voulez qu'à nouveau . . .
> Vous voulez qu'à nouveau . . .

Découvrir la volonté du prochain et ses intentions: cela, oui, c'est vraiment de la politique. Et Sigismond sait parfaitement ce que veulent ceux-là, qui viennent lui offrir le pouvoir politique. « Je vous connais, je » vous connais ». Grandeurs que le temps doit détruire, y compris celle-ci, qui est pour lui la plus tentante: l'offre du commandement.

Sigismond décide enfin de sortir et d'accepter l'empire. Il sait que cette seconde sortie vers le pouvoir politique est un second rêve particulier, au sein du rêve général qu'est la vie; mais ce second rêve particulier se développe cette fois, pourvu d'un élément dont manquait le premier: la crainte du réveil en prison. Aussi sera-ce un rêve avisé, plein d'une allusion continuelle et symbolique au rêve général de la vie, dont il s'éveillera dans la mort. En dernière instance, c'est la crainte de s'éveiller dans la tour et la crainte de mourir, de s'éveiller définitivement dans l'autre monde, qui freinent Sigismond. La crainte est le commencement de la sagesse, de la véritable prudence. *Ecce timor Domini, ipsa est sapientia* [1]. Il est non moins évident que s'approcher de la prudence — s'il s'agit, comme nous le supposons ici, de la véritable prudence engendrée par

1. Job, xxviii, 28.

la crainte de Dieu, — introduit l'homme dans un cercle diamétralement opposé au machiavélisme: dans le cercle de ce que j'ai nommé ailleurs le prudentialisme.

La conversion de Sigismond suit cette voie. Depuis le « C'est vrai » de son monologue, chaleureux assentiment pratique aux enseignements de Clotalde, jusqu'à l'ultime scène de l'œuvre, Calderon nous le dépeint en proie à cette unique préoccupation, qui bride continuellement ses excès:

> Oh, que de colères m'interdit
> cette bride! Oh, ce frein
> de savoir que je dois m'éveiller
> et me retrouver privé de tout cela!

Il a dû bien souffrir dans ses premiers moments de désillusion, quand il s'est éveillé dans sa prison fermée! Et comme il souffrirait encore s'il se précipitait sur les biens périssables auxquels il doit forcément renoncer dans sa prison . . . ou dans la mort! La crainte fait réfléchir, et la réflexion avançant pas à pas, retient l'homme de se précipiter. Sigismond ne se précipite plus, comme l'amandier,

> dont les fleurs, mûrissant
> sans esprit ni réflexion,
> s'éteignent au premier souffle.

Il sait, en bon « prudentialiste » qu'il est, que la précipitation est le principal ennemi du conseil et de la réflexion, et partant, un des vices majeurs qui s'exercent contre la prudence.

De là vient que Sigismond, quand il consent à sortir de la prison, s'en va pourvu d'une bonne dose de désenchantement anticipé:

> Et puisque la vie est si courte,
> rêvons, mon âme, rêvons
> encore; mais que ce soit
> avec prudence et dans l'idée
> que nous avons à nous éveiller
> de ce plaisir au meilleur moment;
> en le sachant, la désillusion sera moindre;
> c'est se rire du malheur
> que de le devancer en pensée.

Telle est la norme de sa nouvelle vie: devancer le mal en pensée, prévenir. Et, qu'est-ce que la prévoyance, sinon la part principale de la prudence? Et dans ce cas — par où le prudentialisme de Sigismond devient patent — la prévoyance touche au pouvoir politique, elle est prudence politique.

> Et grâce à cette prévoyance
> que, le pouvoir fût-il certain,
> n'est qu'un emprunt
> et doit retourner à son Maître,
> risquons-nous à tout.

Le pouvoir politique n'est pas une conquête personnelle sur la destinée, comme le veut le machiavélisme. C'est un prêt de la Providence divine. Et ce « risquons-nous à tout » montre jusqu'à quel point l'homme se libère de soi-même, de sa petitesse et de sa misère, quand il sait que son pouvoir n'est pas sien, et n'est que simple participation au gouvernement suprême.

Tandis que précédemment, à sa première époque, Sigismond paradait de sa puissance contre le ciel lui-même et voulait machiavéliquement exercer son libre arbitre contre le sort, à présent il se soumet à lui; parce que le sort, la fortune, nous le verrons plus loin, n'est plus la déesse capricieuse que l'on peut comparer à la femme qui se montre « amie des jeunes, les moins respectueux et les plus sauvages et qui la dominent avec le plus de facilité »[1]; ses actes sont maintenant dirigés par la divine Providence, et le mieux est de s'y soumettre, faisant de nécessité vertu.

> Car cela ne peut pas être, cela ne peut pas être:
> voyez-moi de nouveau soumis
> à ma fortune.

Le vieil homme laisse parfois passer le bout de l'oreille, mais l'homme nouveau le repousse consciemment. Le prince machiavélique a disparu pour de bon, et le désabusement a fait désormais de Sigismond un adepte de la véritable prudence.

Le désir de se venger de Clotalde est bien mort dans cette seconde sortie du prince. Un moment la cendre se ranime: mais il se rappelle qu'il est en train de rêver et la prévision d'un réveil terrible lui vient en aide et arrête sa main. Et s'il se souvient parfois d'avoir été disciple de Machiavel et de s'être cru homme et fauve, son esprit s'incline bientôt devant cette considération: la caducité du pouvoir humain. Sigismond, en prenant la tête de ses troupes pour combattre son père, pense un moment que Rome elle-même se fut réjouie:

> d'avoir un fauve
> à la tête de ses armées.

Mais aussitôt il incline son esprit à replier ses ailes:

> Mais abaissons notre vol,
> esprit; ne gaspillons pas ainsi
> cet applaudissement incertain,
> s'il doit m'en coûter au réveil
> de ne l'avoir obtenu
> que pour le perdre.

Son esprit forge la même idée, en présence de Rosaura, qui vient à lui, seule, au milieu des champs. La femme lui demande justice contre

1. MACHIAVEL, *op. cit.*, ch. 25.

Astolfo; et Sigismond n'hésite pas à se promettre de bons moments en compagnie de cette beauté:

> Rosaura est en mon pouvoir;
> j'adore sa beauté;
> mettons à profit l'occasion.

Mauvaise et fugace pensée à laquelle il ne consent point. Il écarte, en toute lucidité, l'idée fallacieuse que, la vie étant un songe, il faut, précisément pour cette raison, se hâter d'en jouir sans scrupules, pensée qui fait écho à l'épicurien *carpe diem* d'Horace. Il l'écarte. Car tout songe est suivi d'un réveil: du rêve on s'éveille dans la veille, de la vie on s'éveille dans la mort.

> Ce n'est que songe; et puisque ce l'est,
> rêvons de bonheurs à présent,
> après viendront les regrets.
> Mais je recommence à me convaincre moi-même
> avec mes raisonnements!
> Si ce n'est qu'un songe, si ce n'est que gloriole,
> qui, par gloriole humaine,
> consentirait à perdre une gloire divine ?

Enfin voici le moment d'affronter son propre père, qui arrive et se courbe à ses pieds. La croyance au libre arbitre vacille chez Basilio. Il semble alors qu'il craigne de n'avoir pas réussi à dominer les astres, bien qu'il sache, depuis toujours, que le sage le peut. Basilio aurait alors passé un mauvais quart d'heure si son fils avait encore nourri l'idée de la vie en tant qu'orgueil. Il n'en était heureusement plus ainsi: Sigismond, convaincu déjà que la vie est un songe, maîtrisait ses penchants pervers, dont les astres, non sans raison, avaient parlé. Et il les maîtrisait, non point dans la rigueur des chaînes, comme Basilio l'avait cru pouvoir faire, mais grâce à la nouvelle idée qu'il a du monde et de la vie, et grâce à la vertu de prudence engendrée par le désabusement, ainsi qu'il le dit à son père:

> On ne vainc pas la fortune
> par l'injustice et la vengeance,
> on l'excite plutôt davantage;
> de sorte que, qui veut vaincre
> sa fortune doit user
> de prudence et de mesure.

Nous sommes en plein *prudentialisme*, car ce système n'est pas la simple théorie de la prudence, mais la contrepartie thématique du machiavélisme.

Aussi n'est-ce point par hasard que Calderon, en fermant l'action de son drame, qualifie son protagoniste transformé, du nom qui doit être le plus agréable au véritable politique:

Combien mesuré et combien prudent!

Le dernier éloge, décerné au nouveau Sigismond,— éloge qu'on n'aurait jamais pu lui appliquer à son époque précédente, et qui s'exprime par le dernier mot,— enferme tout le secret de la perfection humaine.

CONCLUSION

Surmonter l'orgueil de la vie grâce au triomphe du désenchantement, cela conduit de la conception de la vie en tant qu'orgueil à la conception de la vie en tant que songe: thèse et titre de la tragédie. Calderon a exprimé, dans l'énoncé d'un titre, la pensée maîtresse de son œuvre, la thèse qui devait être démontrée, sous forme de drame, par un argument. Tout critique qui passe par-dessus l'explication de cette thèse et ne fait point fond sur le nerf de la preuve, escamote la signification intrinsèque du grand poème dramatique. Pour éviter l'écueil, j'ai insisté et même renchéri obstinément sur le sens véritable de la thèse, sur ce qu'a voulu dire Calderon en intitulant son œuvre *La Vie est un songe.*

Celui qui m'aura lu avec attention se sera aperçu que cette thèse n'est pas si difficile que certains le pensent. C'est l'affirmation que *la vie est brève*; vie qui, grâce à l'analogie de proportionnalité impropre ou métaphorique, admet d'être appelée songe. Songes, parce que brefs, sont les biens de la vie humaine et, parmi eux, la vie elle-même. « Elle paraissait » si brève à beaucoup de ses sages antiques, cette vie, — disait Granada — » que l'un d'eux l'a nommée songe, et que, non content de cela, un autre l'a » nommée songe d'ombre: il lui semblait qu'il était trop de l'appeler » songe de choses véritables, car elle n'était, à son avis, que songe de choses » vaines » [1]. C'est tout ce que le poète a voulu nous faire voir. Pour l'exprimer, il s'est servi d'un argument dramatique, tout de même que le philosophe se sert d'un argument syllogistique pour démontrer une thèse. Grâce à cet argument, la thèse de *La Vie est un songe* prend un caractère dynamique et opérant: elle *triomphe*, par le moyen de la désillusion d'un prince, sur la thèse opposée, qui est celle de la vie en tant qu'orgueil. De là mon affirmation que le sens de cette œuvre est le dépassement de l'orgueil de la vie par le triomphe de la désillusion, qui conduit à la conception de la vie en tant que songe. Le reste, le machiavélisme et le prudentialisme de Sigismond, n'est que la conséquence et la traduction politique de ces situations.

Ce dernier point est important. Tout au long de mon commentaire, j'ai insisté sur le fait que les deux conceptions de la vie qui animent Sigismond, se sont traduites en deux attitudes politiques: le machiavélisme et le prudentialisme. J'ai de la sorte respecté le caractère propre à l'œuvre de Calderon, car ce n'est pas sans raison que le dramaturge a choisi, pour incarner ces deux conceptions de la vie, un prince, c'est-à-dire un politique. Sans doute peuvent-elles non moins s'incarner dans un personnage étranger au gouvernement des peuples. Je crois cepen-

1. GRANADA, *Libro de la oración y meditación*, ch.8, §1.

dant que Calderon a fait choix d'un prince parce que le pouvoir politique est, de tous les pouvoirs, le plus attrayant, et parce que l'empire et la dignité d'un roi sont les plus exposés à l'orgueil de la vie, et qu'ils embrassent, aux yeux de l'homme, tous les biens humains, honneurs, plaisirs, richesses. Si donc le pouvoir d'un roi lui-même est passager, quel est le bien en ce monde qui pourrait n'être pas un rêve ?

L'argument dramatique est naturellement ce qui fait l'originalité de l'œuvre, et non pas la thèse. Il en va de même en philosophie: l'important n'est pas d'inventer des thèses nouvelles, mais des moyens nouveaux pour démontrer les thèses éternelles. La thèse que la vie est un songe, est aussi vieille que vraie; l'originalité de Calderon réside dans le fait qu'il l'a démontrée en usant de l'argument dramatique. Sigismond y joue un rôle principal, comme sujet de l'expérience racontée dans la très vieille histoire du *dormeur éveillé*. Manié par Calderon, ce ressort dramatique revêt des caractères particuliers. Ce ressort met en relief la thèse que la vie, parce que brève, est songe: que les biens véritables quand ils sont passés, ne se distinguent pas de ceux que l'on a rêvés. L'homme, qui a subi cette expérience en cette vie, voit les choses telles que les voient les défunts après la mort: non comme nous, par simple spéculation, mais à vue d'œil. Les défunts voient comme songe ce que nous tenons pour vrai. C'est ainsi que Sigismond voit les choses qui lui sont arrivées au palais, et, par extension, toutes celles de ce bas monde. C'est que seul est vrai ce qui ne finit pas:

> que ce fut vrai, je le crois
> à ce que tout a pris fin
> et cela seul ne finit pas,

dit-il lorsqu'il s'éveille dans la tour, à se rappeler son amour pour Rosaura. Si le bonheur a pris fin, c'est qu'il fut songe; et il n'y a pas lieu d'objecter que Sigismond s'abuse et qu'il fut réellement au palais, car, si c'est une vérité par rapport à cette vie, ce n'est qu'un songe par rapport à la vie éternelle qui est l'unique vérité à ne jamais finir, et auprès de laquelle toutes les autres s'évanouissent.

Il faut bien reconnaître l'originalité de Calderon lorsque, à son personnage déjà désabusé, il rend la liberté et le pouvoir politique. Plus rien ici, qui ressortisse au conte du *dormeur éveillé*. Il s'agit de faire voir l'attitude d'un homme sainement et radicalement humilié, quand on lui rend le pouvoir. Sigismond croit qu'il recommence à rêver. « Puisque la vie est si courte, rêvons, mon âme, rêvons à nouveau ». Mais, comme je l'ai montré, il est question cette fois d'un rêve rendu prudent par la crainte d'un nouveau réveil dans la tour, et parcouru d'une allusion symbolique au songe général de la vie, dont on s'éveille dans la mort.

La crainte de s'éveiller hante Sigismond jusqu'au terme de la tragédie, ainsi que l'atteste la tirade finale par quoi l'œuvre se ferme:

> et je crains, dans l'angoisse où je suis
> d'avoir à m'éveiller et à me retrouver
> dans ma prison fermée . . .

tirade où s'évoque la condition de l'homme, toujours suspendu au réveil dans la mort. C'est pourquoi j'aimerais voir plus clair dans l'affirmation d'Edward M. Wilson, lorsqu'il soutient que la conversion ne se consomme qu'au moment où Sigismond se rend compte qu'il n'a pas rêvé [1]. Les deux vers ne suffisent pas à me convaincre, qu'il allègue pour mettre en évidence que le protagoniste se croit enfin éveillé quand il rencontre pour la troisième fois Rosaura:

> car il n'est pas possible que tant de choses
> tiennent dans un rêve.

Tant le critique anglais que moi-même, nous prenons position contre l'injuste reproche que Menendez y Pelayo fait à Calderon sur la rapidité que le personnage apporte à se convertir [2]; mais tandis que Wilson paraît croire, dans son article, que la conversion est graduelle et se consomme dans la scène précitée,— qu'il interprète à sa manière,— je crois, pour ma part, qu'elle se produit au moment où Sigismond s'éveille dans la tour et récite son monologue, et que sa fulgurance répond à une exigence de l'argument: le temps d'ouvrir les yeux, et voilà marqué l'abandon de la conception de la vie comme orgueil et l'irruption de la conception de la vie comme songe, fondement principal de la conversion, quoiqu'il faille bien des luttes encore pour qu'il se consolide. Tout le reste de l'œuvre, toute la troisième journée, atteste le combat intérieur que Sigismond soutient pour mettre en pratique cette nouvelle et humble conception, la seule qui soit vraie, et pour la traduire dans une action politique acceptable.

Il ne convenait pas à Calderon que son personnage se crût éveillé, sauf lorsqu'il se trouve dans la tour, symbole de la mort. Quand les soldats reviennent et libèrent Sigismond, le songe renaît parce que renaissent le pouvoir et la gloire mondaine. Mais cette fois, Sigismond n'est plus le même, il s'est converti, et cela se voit à la manière dont il accepte le pouvoir et dont il l'exerce, conscient qu'il est précisément de rêver et d'avoir à se réveiller dans sa prison nue . . . ou dans la mort.

La conduite, alors prudente, de Sigismond, (conduite qui contraste avec celle de sa première époque), dépend essentiellement de la crainte où il est de s'éveiller dans la tour, ce qui est l'équivalent dramatique de la crainte où il est de mourir et d'être jugé. Sigismond s'est éveillé une première fois et il dut subir le jugement de Clotalde. Mais ce réveil ne fut pas le dernier, ne fut pas définitif; on lui a permis de rêver à nouveau, et cette fois il était bien averti. Tout se passe comme si, sur le point de mourir, et s'éveillant nu dans l'épouvante d'un sépulcre, un tyran se voyait rendre une chance de vivre et de régner. Quelle ne serait pas sa prudence, d'avoir éprouvé déjà la brièveté de la vie, et craignant de se réveiller à chaque pas ?

---

1. E. M. Wilson, *op. cit.*, p.68.
2. Marcelino Menéndez y Pelayo, *op. cit.*, p.228. Cf. p.223.

Telle est, à mon avis, la signification de *La Vie est un songe*, très différente, comme on voit, des deux interprétations relevées au début de cette étude, très différente également de quelques autres de moindre importance où s'aventurent des opinions sur le scepticisme, le nihilisme, le cartésianisme de Calderon . . . La vérité de *La Vie est un songe* est beaucoup plus simple et plus profonde que ce que ces critiques ont songé. Elle s'attache à mettre en évidence que, tant que l'homme est orgueilleux, il croit que la vie va toujours durer, et il tombe dans l'abus machiavélique du pouvoir. Lorsqu'il se détrompe et se rend compte que la vie est brève, — tellement brève qu'on peut l'appeler songe, — c'est alors seulement qu'il éprouve la crainte de mourir et d'être jugé, et cette crainte de Dieu, commencement de la sagesse, engendre la vraie prudence.

LEOPOLDO EULOGIO PALACIOS.